

## Vraie ou fausse fragilité linguistique dans les *Fastes* d'Ovide

Cécile MARGELIDON

*Université de Tours, ICD (EA 6297)*

**Mots-clés** : étymologie ; Ovide ; *Fastes* ; origine du langage ; histoire de la langue ; stoïcisme ; bilinguisme.

**Résumé** : Dans les *Fastes*, poème calendaire et atypique, Ovide cherche à établir les liens qui unissent la mythographie gréco-latine et les rituels romains. L'étymologie constitue un pivot exceptionnel pour relier dieux et rites, et le poète met toute son habileté à justifier l'injustifiable. L'altération des mots, leur fragilité, sert alors de prétexte à introduire de la fantaisie dans les rituels de Rome. Plusieurs exemples nous permettront de montrer comment il s'appuie sur les théories linguistiques du I<sup>e</sup> siècle av. J.-C. pour construire ses propres raisonnements.

Le passage du temps provoque naturellement chez les mots une usure, une évolution qui leur fait perdre leur prononciation originelle, qu'il s'agisse d'une déformation liée à des emplois fréquents, ou bien par rapprochement avec un autre terme par pseudétymologie – on connaît le cas de la *courtepointe* venue de la *culcita puncta*, « couverture piquée, brodée » mais comprise comme une « petite couverture »<sup>1</sup>. En latin, l'évolution du lexique suit les mêmes principes qu'en français, et les Romains avaient bien conscience de cette histoire des mots<sup>2</sup>, de la fragilité historique du lexique, tant du point de vue de la prononciation qui évolue que du sens qui se modifie ou se perd. Ainsi le grammairien ami de Cicéron, Varron, antiquaire célèbre pour son érudition, note que la forme et le sens de certains mots se sont progressivement modifiés : il commente dans son *De Lingua Latina* bon nombre de termes dont le sens s'est sinon obscurci, du moins perdu<sup>3</sup> et, à partir de textes anciens, cherche leur signification d'origine.

Quelques années plus tard, Ovide, qui se propose de décrire dans les *Fastes* les fêtes et des rites latins du calendrier romain en distiques élégiaques<sup>4</sup>, s'attache tout particulièrement aux traits archaïques du rituel latin<sup>5</sup>. Il s'inscrit ainsi dans le projet de retour aux origines de Rome initié par Octave-Auguste, qui restaure, par exemple, de vieux temples romains ou remet en vigueur certaines fêtes ou rites de la Rome républicaine<sup>6</sup>. Toutefois, ce travail de retour aux origines dans une œuvre poétique comme les *Fastes* ne se fait pas sans paradoxe, puisqu'il va de pair avec des jeux avec les poètes hellénistiques grecs, amateurs d'étiologies.

C'est dans ce cadre qu'Ovide souligne l'évolution de certains mots<sup>7</sup>, et commente à de nombreuses reprises des étymologies, afin de montrer la justesse, la pertinence des noms attribués aux choses. Comme fréquemment dans la poésie étiologique, il présente des mots et les rattache, par le biais d'un récit plus ou moins fantaisiste, à un étymon dont ils se sont progressivement détachés. Le poète est alors conduit à souligner la fragilité de certains termes, dont le sens ou la forme originels se sont perdus : la corrélation qui existait naturellement entre

<sup>1</sup> On trouvera plus d'exemples chez CHANTRAINE, 1970.

<sup>2</sup> On peut songer, par exemple, à l'auteur tardo-antique, Isidore de Séville, qui décrit les âges du latin (*Étymologies*, IX, 1) : *Latinas autem linguas quattuor esse quidam dixerunt, id est Priscam, Latinam, Romanam, Mixtam*. « On dit qu'il y a quatre langues latines : la langue ancienne, le latin, le romain, la langue mixte ».

<sup>3</sup> C'est par exemple le cas de *tesca*, « lieux déserts », au début du livre VII du *De Lingua Latina*.

<sup>4</sup> Ovide, *Fastes*, I, 1-2 : *Tempora cum causis Latium digesta per annum / Lapsaque sub terras orta que signa canam*. « La répartition des fêtes au long de l'année du Latium et leurs origines, le lever et le coucher des astres sous la terre, voilà l'objet de mon chant. » (trad. R. Schilling, comme pour tous les passages des *Fastes* cités).

<sup>5</sup> Ovide, *Fastes*, VI, 103-104 : *Vnde datas habeat uires, obscurior aevo / Fama ; sed e nostro carmine certus eris*. « D'où [Carna] tire-t-elle cette force ? Il existe une tradition que le temps a obscurcie ; mais mon chant te renseignera ».

<sup>6</sup> Sur les rapports entre Ovide et Auguste, et le rapport aux origines, cf. Barchiesi, 1997 et Labate, 2010. Le second montre l'ambition poétique du poète de donner aux Romains une identité culturelle sans omettre les moments de discontinuité et de rupture dans l'histoire romaine (p. 157) : « Il progetto dei *Fasti* individua nella sistematicità del poema calendariale il luogo privilegiato per l'elaborazione di una identità culturale augustea variegata ed ecumenica, insofferente delle angustie del moralismo arcaizzante. Ovidio interpreta in modo originale il discorso augusteo sulle antichità romane, mettendo in luce elementi di continuità ma anche elementi di forte discontinuità rispetto al quadro che emerge dagli altri poeti augustei ». Quant à Alessandro Barchiesi, il insiste sur la tension qui existe entre le projet politique et la forme poétique choisie par Ovide (p. 50) : « Ovid's contribution to the definition of this image of Rome is by no means passive, especially because of the curious relationship between past and present that is established in the *Fasti*. »

<sup>7</sup> Nous avons dénombré plus de cent trente étymologies explicites dans l'ensemble des six livres du poème, soit une tous les vingt vers environ.

le signifiant et son référent est brisée, et le mot semble désormais arbitraire. Seulement, à cette histoire du mot répond comme en miroir la stratégie du poète : s'agit-il réellement pour lui d'établir l'altération d'un mot, ou bien, raisonne-t-il de la manière inverse, et utilise-t-il ce « trou » dans l'histoire du mot comme le moyen de relier ce qui n'a pas de raison de l'être ? Son projet de revenir aux origines de Rome, de retrouver la cohérence du récit historique de la Ville éternelle, ne l'oblige-t-il pas à établir de faux liens logiques entre deux noms ?

Trois cas se distinguent nettement pour ce qu'ils révèlent de la conception que pouvait avoir Ovide d'un langage des origines et de l'histoire de la langue latine : ou bien un mot archaïque a évolué et sa clarté originelle s'est perdue ; ou bien un accident survenu au référent impose la modification du nom ; ou bien le passage d'une langue à l'autre provoque des changements. Dans ces trois cas, qui constitueront chacun un temps de notre étude, la part du jeu est significative et discrédite le sérieux de l'exposé étiologique, de sorte que la fragilité n'est plus tant celle du mot que celle du raisonnement lui-même.

### L'évolution du lexique latin (I) : le passage du temps

La première cause de la fragilité linguistique est l'usure, le passage du temps, qui fait oublier l'origine d'un mot. Cette considération de l'altération des noms au fil du temps ouvre le livre VI du *De Lingua Latina* de Varron, où l'auteur se propose notamment pour but de retrouver, de « déterrer » (*eruer*), la forme initiale des mots<sup>8</sup>. Ainsi que le remarque Marc Baratin, dans cette conception naturaliste, et non conventionnaliste, du langage, les mots originels étaient adéquats, mais leur lien à leur référent s'est progressivement obscurci au point de ne plus être lisible<sup>9</sup>. Le projet d'Ovide dans les *Fastes* n'est pas d'écrire un traité de linguistique, mais d'expliquer les fêtes de Rome. C'est dans ce contexte que le poète reprend dans un passage le débat antique sur la justesse des noms : il s'agit de la fête des *Remuria*, au mois de mai. Dès le début de ce passage, le poète nous prévient qu'il s'agit d'une fête antique : *ritus ueteris sacri* (V, 421), consacrée aux Mânes des ancêtres, en accord avec le mois de mai, ainsi nommé en hommage aux anciens (*maiores*)<sup>10</sup>. Après avoir décrit les rites propres à cette fête, Ovide interroge Hermès sur l'étymologie du terme, au motif que le dieu psychopompe a accès aux Enfers<sup>11</sup>. Hermès rapporte alors, dans un enchaînement de discours, que le fantôme

<sup>8</sup> Varron, *LL*, VI, 2 : *Sic, inquam, consuetudo nostra multa declinavit uerba a uetere, ut ab sodio solium, ab Loebeso Liberum, ab Lasibus Lares ; quae obruta uetustate ut potero eruere conabor.* « De même, dis-je, notre usage a altéré beaucoup de mots par rapport à l'ancien, faisant par exemple *solium* (fauteuil) de *sodium*, *Liber* (le dieu Liber) de *Loebesus*, *Lares* (les dieux Lares) de *Lases* ; ces formes ensevelies sous les années, j'essaierai de les ramener à la lumière comme je pourrai ».

<sup>9</sup> BARATIN, 1982, 16 : « Les premiers mots constituaient par eux-mêmes un point de jonction entre un signifiant et un signifié, et en tant que tels, ils étaient par eux-mêmes indicatifs d'une relation. Ils n'étaient pas encore ambigus. Ils le sont devenus parce que le lexique s'est développé à partir de ces premiers mots, ce développement obscurcissant progressivement la relation entre les signifiants et les signifiés et permettant toutes les variations ». Sur ce sujet, cf. BARATIN et DESBORDES, 1981.

<sup>10</sup> Ovide propose plusieurs origines de *Maius*, « mai » (V, 1-), avant de s'en tenir à *maiores*, « les plus âgés, les vieux », par distinction de *iuniores*, « les jeunes », qui serait à l'origine de *Iunius*, « juin ». Il joue sur les deux sens de *maiores*, « plus âgé » et « ancêtre ».

<sup>11</sup> *F*, V, 449-450 : *Accipe causam / Nominis : ex ipso est cognita causa deo.* « Apprends l'origine du nom : celle-ci m'a été fournie par le dieu lui-même ».

de Rémus apparut à Larentia et Faustulus, le couple qui l'avait recueilli avec Romulus à sa naissance, pour leur réclamer un tombeau<sup>12</sup>. Les deux vieillards transmirent la demande au fondateur de Rome, qui institua une fête pour les Mânes des défunts et lui donna le nom de son frère, *Remuria*, de *Remus*. Mais c'est ensuite que de *Remuria* on passe à *Lemuria*, qu'Ovide explique par un bref commentaire linguistique (V, 479-482) :

*Romulus obsequitur lucemque Remuria dicit  
Illam, qua positis iusta feruntur auis.  
Aspera mutata est in lenem tempore longo  
Littera quae toto nomine prima fuit.*

Romulus obtempère et appelle *Remuria* ce jour où des honneurs sont rendus aux ancêtres défunts. La lettre rude, qui était la première du nom tout entier, est devenue longtemps après douce.

Ovide décrit ici deux procédés significatifs : d'une part, l'imposition du nom par Romulus ; d'autre part, l'altération de ce nom au fil du temps. Le poète fait de Romulus l'onomatothète, celui qui attribue un signifiant à un référent. De ce fait, il s'insère apparemment dans le débat antique sur « la justesse des noms » (ὀρθότης τῶν ὀνομάτων), ce qui est le sous-titre du *Cratyle* de Platon. Le langage est-il naturel ou conventionnel<sup>13</sup> ? Quelles sont alors les conventions qui permettent d'expliquer sa structure ? Si le langage est naturel, est-ce parce que les noms sont naturels aux choses, ce qui est la thèse épicurienne<sup>14</sup>, ou bien existe-t-il, comme Ovide le fait ici, un premier attributeur de noms qui ait donné leur nom aux choses en fonction de ce qu'elles étaient ? Cette dernière hypothèse est citée par Platon dans le *Cratyle*, qui parle de « l'artisan des noms » comme celui qui, « les yeux fixés sur le nom naturel de chaque objet, est capable d'en imposer la forme aux lettres et aux syllabes »<sup>15</sup>. Philon d'Alexandrie, dans les

<sup>12</sup> L'épisode de la mort de Rémus avait déjà été rapporté au livre IV (835-862).

<sup>13</sup> Dans le *Contre Celse*, Origène résume ainsi la « question profonde et mystérieuse de la nature des noms » (λόγος βαθὺς καὶ ἀπόρητος, ὁ περὶ φύσεως ὀνομάτων) : « Sont-ils, comme le croit Aristote, conventionnels ? ou, suivant l'opinion des Stoïciens, tirés de la nature : les premiers vocables imitant les objets qui sont à l'origine des noms – vue selon laquelle ils proposent certains principes d'étymologie ? Ou bien, suivant l'opinion d'Épicure, différent de l'opinion du Portique, les noms existent-ils naturellement, les premiers hommes ayant émis des vocables conformes aux choses ? » (πότερον, ὡς οἶεται Ἀριστοτέλης, θέσει εἰσὶ τὰ ὀνόματα ἢ, ὡς νομίζουσιν οἱ ἀπὸ τῆς Στοᾶς, φύσει, μιμουμένων τῶν πρώτων φωνῶν τὰ πράγματα, καθ' ὧν τὰ ὀνόματα, καθὸ καὶ στοιχεῖά τινα τῆς ἐτυμολογίας εἰσάγουσιν, ἢ, ὡς διδάσκει Ἐπίκουρος, ἐτέρως ἢ οἴονται οἱ ἀπὸ τῆς Στοᾶς, φύσει ἐστὶ τὰ ὀνόματα, ἀπορρηξάντων τῶν πρώτων ἀνθρώπων τινὰς φωνὰς κατὰ τῶν πραγμάτων.) Aulu-Gelle consacre un chapitre à ce débat, et en particulier à la position de Publius Nigidius (X, 4) : *Nomina uerbaque non posita fortuito, sed quadam ui et ratione naturae facta esse, P. Nigidius in Grammaticis commentariis docet, rem sane in philosophiae disceptationibus celebrem*. « Publius Nigidius dans les *Notes grammaticales* enseigne que les noms et les verbes n'ont pas été établis par une convention arbitraire, mais en vertu d'une force et raison naturelles, sujet souvent débattu en vérité dans les discussions des philosophes ». Pour un résumé du débat, cf. J. ALLEN, 2005.

<sup>14</sup> Sur la position épicurienne, cf. Lucrèce, IV, 449-52 et V, 1028-1029 et 1040-42 : *At uarios linguae sonitus natura subegit / mittere, et utilitas expressit nomina rerum. [...] Proinde putare aliquem tum nomina distribuisse / rebus et inde homines didicisse uocabula prima, desiperest*. « Quant aux divers sons du langage, c'est la nature qui poussa les hommes à les émettre, et c'est le besoin qui fit naître les noms des choses. [...] Aussi penser qu'alors un homme ait pu donner à chaque chose son nom, et que les autres aient appris de lui les premiers éléments du langage est vraiment folie ». Cf. HOLMES 2005.

<sup>15</sup> Platon, *Cratyle*, 390 e : Καὶ Κρατύλος ἀληθῆ λέγει λέγων φύσει τὰ ὀνόματα εἶναι τοῖς πράγμασι, καὶ οὐ πάντα δημιουργὸν ὀνομάτων εἶναι, ἀλλὰ μόνον ἐκεῖνον τὸν ἀποβλέποντα εἰς τὸ τῆ φύσει ὄνομα ὄν ἐκάστω καὶ

*Allégories des Lois*, rappelle que ceux qui sont capables de donner un nom dans la tradition grecque sont considérés comme des sages<sup>16</sup>. Tout le monde ne peut pas le faire, car nommer suppose d'avoir accès à la nature des êtres : Romulus, divinisé à sa mort, est aussi bien le fondateur de Rome que celui qui a donné leurs noms aux réalités de la Ville naissante, tout comme son successeur Numa le fera à sa suite.

Dernier élément notable : le procédé linguistique à l'œuvre ici. Ovide ne parle pas de dissimilation, comme il serait juste de le faire, mais d'un adoucissement de la lettre initiale, d'une manière qui n'est pas sans rappeler la description des lettres dans le *Cratyle* de Platon, où le *l* est caractérisé par « le lisse et le doux » (λείος καὶ μάλακος, 434c), par opposition au *r*, marqué par la dureté (σκληρότης), ou même sur une remarque de Varron, qui parle de la *leuitas* (« liquidité ») du *l*<sup>17</sup>.

Dans cet épisode de la fondation des *Lemuria*, c'est bien Romulus l'onomatothète, mais le mot suit une évolution qui lui est propre et qui en a obscurci le sens premier. Nous sommes ici dans le cas typique de la fragilité linguistique telle que décrite par Platon : le nom est au départ adéquat et a été abîmé par le passage du temps. Pourtant, il nous faut à présent partir du point d'arrivée et remonter le raisonnement d'Ovide, pour comprendre que le poète profite de la proximité phonique *Remus-Lemures*, « âmes des morts »<sup>18</sup>, pour retracer cet épisode pathétique de l'âme de Rémus réclamant son tombeau. Il assimile les deux, au point de faire de *Lemuria* l'étymon de *Lemures*, alors que l'inverse est beaucoup plus évident.

Ce premier cas montre la manière dont Ovide peut jouer avec une théorie linguistique, celle de l'onomatothète, et avec une étymologie, celle des *Lemuria*, pour justifier une étymologie fantaisiste. L'apparente corruption du mot cache un jeu de la part du poète.

## L'évolution du lexique latin (II) : quand le nom n'est plus adéquat

La seconde manière dont Ovide présente l'évolution du lexique latin porte de nouveau sur l'adéquation du signifiant à son référent, mais la cause de l'altération n'est cette fois pas la même : ce n'est plus l'usure naturelle du mot, mais une modification du référent qui impose de modifier le nom. C'est dans les *Métamorphoses* qu'Ovide propose le plus d'exemples de métonomase, lorsque le changement de corps, et donc d'identité, entraîne le changement de nom<sup>19</sup>. Toutefois, il est un cas remarquable des *Fastes*, où la mutation physique n'entraîne pas

---

δυνάμενον αὐτοῦ τὸ εἶδος τιθέναι εἷς τε τὰ γράμματα καὶ τὰς συλλαβὰς. « Et Cratyle a raison de dire que les noms appartiennent naturellement aux choses, et qu'il n'est pas donné à tout le monde d'être un artisan de noms, mais à celui-là seulement qui, les yeux fixés sur le nom naturel de chaque objet, est capable d'en imposer la forme aux lettres et aux syllabes ».

<sup>16</sup> *Allégories des lois*, II, 15 : Καὶ γὰρ οἱ παρ'Ἑλλησι φιλοσοφοῦντες εἶπον εἶναι σοφοὺς τοὺς πρώτους τοῖς πράγμασι τὰ ὀνόματα θέντας. « Les philosophes grecs ont donc que les premiers qui imposèrent les noms aux choses furent des sages ».

<sup>17</sup> Varron, *LL*, V, 133 : *hinc quod facta duo simplicia paria, pallia parilia primo dicta, R exclusum propter leuitatem*. « Du fait qu'ils comportaient simplement deux pièces d'étoffe jumelées (*paria*), les *pallia* (manteaux à la grecque) furent d'abord appelés *parilia*, puis R disparut en raison de sa liquidité ».

<sup>18</sup> FRAZER, 2015, 37 : « The *Lemures*, who gave their name to the Lemuria, were the wandering spirits of the dead, conceived especially as mischievous and dangerous to the living ».

<sup>19</sup> Sur ce sujet, cf. MARGELIDON, 2022.

le changement du nom complet, mais d'une lettre seulement. Il s'agit, dans le cadre des *Feralia* du 21 février, de la nymphe *Lala* devenue *Lara* (II, 599-601) :

*Forte fuit nais, Lara nomine ; prima sed illi  
Dicta bis antiquum syllaba nomen erat,  
Ex uitio positum.*

Parmi elles se trouva une naïade nommée Lara ; toutefois la première syllabe redoublée constituait son nom ancien : il provenait de son défaut.

Lala tient son nom du verbe grec λαλεῖν, « papoter, babiller », en raison de son principal défaut. De fait, incapable de tenir sa langue<sup>20</sup>, elle dévoile à Junon les amours de Jupiter pour sa sœur Juturne. En punition, sa langue est coupée et la nymphe est conduite aux Enfers par Hermès, qui la rend enceinte de jumeaux, les *Lares*<sup>21</sup>. Ovide ne précise pas le moment du passage de *Lala* à *Lara*, même si l'on peut supposer que c'est après qu'on lui a coupé la langue que Lala change de nom. Le changement de nom doit en tout cas intervenir avant la naissance des *Lares*, jamais appelés \**Lales* (ni *Lases* comme l'enseignait Varron dans un passage précédemment cité). *Lara* prend également le nom de *Muta*, « la Muette », en raison de sa nouvelle incapacité de parler. Ce récit, qu'Ovide présente comme transmis par la tradition (v. 585), semble apparemment une invention de son propre fait<sup>22</sup>.

Malgré l'impression que les récits de *Lara* et des *Lemuria* ont sur le plan narratif peu de choses en commun, plusieurs éléments présentent des traits similaires. D'une part, les deux dissimulations<sup>23</sup> fonctionnent de manière équivalente et aboutissent au même résultat : L-L et R-R donnent L-R (*Lala* > *Lara* ; *Remuria* > *Lemuria*). D'autre part, Ovide fait à chaque fois mention du changement de nom, non pas comme dans les *Métamorphoses*, où le changement complet de nom est le corollaire onomastique du changement d'identité, de la métamorphose, mais d'une manière minimale : une seule lettre est modifiée. Dans le cas des *Lemuria*, Ovide suggère que c'est l'usure du mot qui aboutit à son évolution ; dans le cas de *Lara*, la nymphe devient nymphe des Enfers, ce qui n'est pas une métamorphose, mais c'est plutôt sa langue coupée qui rend son ancien nom inadéquat, et un changement minimal permet de rétablir la véracité du nom, et, ce qui n'est pas négligeable, d'expliquer l'origine des *Lares*, en leur donnant une mère au nom proche. Enfin, dernier élément commun, le rôle de Mercure dans les deux récits. Dans les *Lemuria*, c'est Hermès qui explique au poète l'origine du nom ; dans le cas de *Lara*, c'est lui qui conduit la nymphe aux Enfers et est le père des *Lares*. Or Hermès est

<sup>20</sup> Ovide joue ici avec les deux sens de l'expression « garder sa langue » (*linguam tenere*) : « rester silencieux » et « conserver sa langue intacte », puisque la punition de Lara pour son indiscrétion est de se voir couper la langue.

<sup>21</sup> Il s'agit même plus précisément des *Lares compitales*, c'est-à-dire des Lares chargés de veiller sur les carrefours.

<sup>22</sup> F. BIVILLE, 2000, 104 : Ovide crée « en même temps que le nom, la légende de la nymphe Lara, mère des Lares, punie par les dieux pour avoir été trop bavarde », avant d'ajouter : « Dans la perspective étiologique qui est la sienne, Ovide n'hésite pas à créer des signifiants factices à partir de lexèmes grecs existants, pour disposer d'étymons qui lui permettent de trouver une motivation aux noms des divinités romaines, souvent opaques comme beaucoup de noms propres ».

<sup>23</sup> De portée limitée en latin, la dissimilation concerne « des phonèmes d'un même mot séparés par d'autres phonèmes, et présentant soit une articulation identique, soit des caractéristiques articulatoires communes » (MONTEIL, 1970, 80). Les cas les plus fréquents sont avec liquides et nasales : l-l > l-r (*Palilia*) et n-n > r-n (*carmen*). L'exemple des *Palilia* est bien connu d'Ovide qui l'exploite dans les *Fastes*. Cf. CARNOY 1918 et WEIDEN BOYD 2000, 192 : « This linguistic phenomenon appears to have been understood and exploited by Ovid on a number of occasions in the *Fasti* »

le dieu du langage et des énigmes<sup>24</sup>. Selon Diodore de Sicile qui l'identifie au dieu égyptien Thoth (I, 16), il est même le premier à articuler le langage humain<sup>25</sup>. Sa présence dans l'un et l'autre récit d'Ovide est donc loin d'être anodine en ce qu'elle vient assurer, certifier deux anecdotes purement fantaisistes et apparemment inventées par le poète.

Dans les deux cas, Ovide tente de revenir au nom primitif, qui était adéquat, alors que sa forme usuelle a perdu sa signification première. C'est là de fait l'un des premiers objets de l'étymologie antique que de retrouver la vérité originelle du nom, son adéquation à son signifié ou à son référent, en particulier dans la tradition stoïcienne, qui jugeait le langage archaïque supérieur à la langue quotidienne<sup>26</sup>. Le poète parvient à exploiter les théories linguistiques du I<sup>e</sup> siècle av. J.-C. à des fins ludiques : il explique l'origine de fêtes ou de dieux à partir d'un récit étymologique où l'altération du mot marque un saut dans le raisonnement, justifie l'injustifiable. Donc la fragilité du nom est donc l'envers d'une autorité du référent lui-même.

### L'évolution du lexique grec vers le latin

La dernière manière dont Ovide joue avec la fragilité d'un mot porte sur le passage d'une langue à l'autre, et plus précisément, sur le passage du grec au latin. Du point de vue de l'histoire de la linguistique, le I<sup>e</sup> siècle av. J.-C. marque un tournant, en général concernant la terminologie et la conception de la langue<sup>27</sup>, en particulier dans l'étude des rapports entre grec et latin<sup>28</sup>. Le philologue alexandrin Philoxène, venu à Rome pour un long séjour, avait rédigé un *Περὶ τῆς Ῥωμαίων διαλέκτου*, « Sur le dialecte romain », où il défendait l'idée que le latin était une ramification du dialecte éolien<sup>29</sup>, tout comme Tyrannion le Jeune, auteur d'un *Περὶ τῆς Ῥωμαϊκῆς διαλέκτου ὅτι ἐστὶν ἐκ τῆς Ἑλληνικῆς κοῦκ ἀθιγενῆς ἢ Ῥωμαϊκῆ διάλεκτος*, « Sur le dialecte romain, parce qu'il vient du grec et n'est pas autochtone »<sup>30</sup>. Cette thèse avait eu à Rome un certain succès, qui correspondait au philhellénisme ambiant. C'est au même

<sup>24</sup> GAMBARARA (1989, 80) rappelle bien qu'Hermès n'est que secondairement le dieu du langage : « Il n'y a personne qui ait inventé la faculté de parole ou les mots de la langue, et il n'y a aucun dieu qui en soit le titulaire. Hermès, qui va le devenir, est au début seulement le dieu de la route de la fécondité, patron des bergers et des marchands (et des voleurs), accompagnateur des voyageurs et messenger des dieux ».

<sup>25</sup> *Bibliothèque historique*, I, 16, 1 : Ὑπὸ γὰρ τούτου πρῶτον μὲν τὴν τε κοινὴν διάλεκτον διαρθρωθῆναι καὶ πολλὰ τῶν ἀωνύμων τυχεῖν προσηγορίας, τὴν τε εὔρεσιν τῶν γραμμάτων γενέσθαι καὶ τὰ περὶ τὰς τῶν θεῶν τιμὰς καὶ θυσίας διαταχθῆναι. « En effet, ce fut Hermès qui fixa le premier une articulation précise pour le langage commun de l'humanité, qui attribua des noms à maints objets qui n'en possédaient pas encore, qui inventa l'écriture et régla le culte et les sacrifices dus aux dieux ».

<sup>26</sup> ALLEN, 2005, 15 : « On their view, the opinions reflected in the words that were formed at the beginning of human history, when language was young, were in important point superior to those of their own day, and their motive for practising etymology was the recovery of this primitive wisdom ».

<sup>27</sup> Cf. MAROUZEAU, 1911-1912, qui étudie la fixation phonétique du latin au I<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Il note (p. 266) : « Le fait qui, semble-t-il, domine tous les autres, c'est que le latin devient dans cette période une κοινὴ littéraire ; or, en tant que langue de la littérature, il se trouve soumis à des actions conscientes : travail des grammairiens, des écrivains, des orateurs, imitation du grec ».

<sup>28</sup> Sur le bilinguisme gréco-latin, cf. BIVILLE, 2016, qui note (p. 63) : « Le grec, avec sa diversité dialectale, offrait au latin un bel exemple de variation linguistique, en même temps qu'un réservoir de formes parallèles susceptible de fournir des modèles et des étymons pour rendre compte des formes latines ».

<sup>29</sup> Frg. 311-329 Theodoridis.

<sup>30</sup> Sur ce sujet, cf. DUBUISSON 1984, qui rattache cette théorie à l'expansion de l'empire au I<sup>e</sup> siècle et au cercle de Pompée.

moment que la langue latine fit l'objet de réformes concernant sa prononciation et sa graphie. On peut même parler d'une période de fixation d'émendation linguistique.

Dans les *Fastes* d'Ovide, cette atmosphère de réflexion sur la langue est présente en filigrane. Le grec occupe dans l'étymologie un rôle primordial, puisque nombre de mots se voient attribuer, à tort ou à raison, un étymon grec<sup>31</sup>. Un cas nous intéresse ici particulièrement, dans la mesure où le poète y intègre, ce qui est unique, une remarque sur l'altération du mot lors de son passage en latin, mais en laissant une grande place à la fantaisie. À l'occasion des *Floralia*, le narrateur interroge Flora, déesse des fleurs, dans le dialogue suivant (V, 191-196) :

« *Ipsa doce quae sis : hominum sententia fallax ;  
Optima tu proprii nominis auctor eris. »*  
*Sic ego ; sic nostris respondit diua rogatis*  
*(Dum loquitur, uernas efflat ab ore rosas) :*  
« *Chloris eram, quae Flora uocor ; corrupta Latino*  
*Nominis est nostri littera Graeca sono. »*

« Apprends-moi qui tu es : la science humaine est illusoire ; c'est toi la plus qualifiée pour nous dire ton vrai nom. » Ainsi chantais-je. À ma requête, la déesse répondit ainsi (Tandis qu'elle parlait, sa bouche exhalait l'odeur des roses printanières) : « J'étais Chloris, aujourd'hui je m'appelle Flora ; la langue latine a altéré la lettre grecque de mon nom ».

Loin de s'en tenir à une dérivation simple *flos-floris*, le poète fait un détour par le terme grec Chloris, qu'il faut rapprocher de gr. χλωρός, « vert tendre ». Ovide n'a pas besoin de faire appel à *Chloris* pour expliquer *Flora*, puisque le terme se comprend tout seul. Du point de vue phonétique<sup>32</sup>, la lettre grecque chi (χ), qui correspond à une sourde gutturale aspirée [kh], a été rendue par un *f*, ce qui est une aberration. Frédérique Biville, qui a étudié les évolutions du consonantisme grec en latin, a montré que χ n'avait jamais donné *f* en latin, contrairement à φ (et très rarement à θ). Son traitement usuel est ou bien *c*, ou bien *ch* dans la langue savante et soutenue<sup>33</sup>. Ovide est donc bel et bien obligé de se contorsionner pour établir le lien, ce qu'il signale lui-même par l'emploi du verbe *corrumpere*, « altérer », dont le passif reçoit un complément instrumental (*Latino ... sono*), mais non d'agent, de sorte que le lecteur ne peut savoir comment s'est réalisée cette altération. Le flou dont Ovide entoure les modalités de cette corruption constitue l'une des marques d'ironie du passage, tout comme l'expression qu'il adresse à Flora : *hominum sententia fallax*, « la science humaine est illusoire, trompeuse ». Il discrédite ainsi d'avance toute objection portant sur la justesse des explications qui suivent,

<sup>31</sup> Ovide justifie d'ailleurs ses rapprochements entre les deux langues à propos de l'étymologie *Aprilis-Aphrodite* en rappelant que le sud de l'Italie était colonie grecque (IV, 63-64) : *Nec tibi sit mirum Graeco rem nomine dici./ Itala nam tellus Graecia maior erat.* « Ne t'étonne pas de cette désignation par un mot grec, car l'Italie était alors la Grande Grèce ».

<sup>32</sup> BIVILLE, 1990, 138 : « Comme dans le cas du ζ et de l'υ, les Latins se sont trouvés embarrassés en présence de ces occlusives aspirées dont leur langue ne leur fournissait d'équivalent ni dans l'alphabet, ni dans la prononciation ».

<sup>33</sup> BIVILLE, 1990, 208-211 pour les tableaux récapitulatifs de son analyse.

justesse qui n'est d'ailleurs absolument au cœur de son propos<sup>34</sup> et donne à Flora la responsabilité d'un propos qui ne saurait dès lors être remis en cause<sup>35</sup>.

À quelles fins Ovide établit-il alors cette étymologie ? Pour le comprendre, il faut lire la suite du texte, où Ovide fait raconter à Flora l'histoire de ses amours avec Zéphyr, dieu du vent doux du printemps (V, 201-202 ; 206-212). Ce court récit rapporte le viol et le mariage de Chloris avec Zéphyr. Or une version assez proche en est rapportée dans un ajout au commentaire tardif des *Bucoliques* de Virgile, le « deutéro-Servius »<sup>36</sup> : Zéphyr engendra de l'une des Saisons Carpos<sup>37</sup>, dont l'auteur grec du V<sup>e</sup> siècle après J.-C., Nonnos de Panopolis, nous raconte les amours avec Calamos, ainsi que la mort dans le Méandre<sup>38</sup>. Ovide se contente de raconter le viol de Flora par Zéphyr sans mentionner la naissance de Carpos, mais fait raconter à Chloris/Flora son importance parmi les fleurs (*arbitrium floris*) et sa fécondité (*fecundis agris*). La mention du printemps n'est pas anodine : le zéphyr (ou *fauonius* en latin) est un vent léger du printemps<sup>39</sup>, et le deutéro-Servius signalait que c'était l'une des Saisons qui était la mère de Carpos, très probablement le Printemps. Or à deux reprises, Ovide indique que la scène se passe au printemps, introduisant même une paronymie trompeuse entre *erat* et *errabam*, « c'était » et « j'errais », de sorte qu'on pourrait presque entendre *uer eram*, « j'étais le Printemps ». À notre connaissance, Ovide est le seul à nommer la femme de Zéphyr dans cet épisode. Le choix de Chloris n'est lui non plus pas dénué d'un arrière-plan mythographique : dans l'*Odyssée*, Chloris est la femme de Nélée, le roi de Pylos et le père de Nestor. Ulysse la rencontre aux Enfers lors de sa catabase, où en quelques vers, Homère rapporte son origine et sa beauté<sup>40</sup>. En établissant un lien entre le récit mythographique traditionnel de Chloris et son aboutissement à Rome dans les *Floralia*, Ovide témoigne d'une très fine attention à la continuité qui peut exister entre le monde du mythe et sa réalité historique et religieuse à Rome, quitte, comme ici, à forcer le rapprochement entre les deux.

<sup>34</sup> LEIENDECKER, 2019, 84-85 : « Der Inhalt bzw. die Frage, ob die Ableitung zutreffend sei, steht dabei hinter dem gelehrten Spiel zurück ».

<sup>35</sup> SMUTEK, 2015, 252 : « Mit dem resignativ selbstreferentiell dem Eingeständnis *hominum sententia fallax* delegiert Ovid die Verantwortung an eine göttliche Instanz. Gleichsam relativiert er auf diese Weise wiederum das mehrfach in den *Fasti* propagierte *facta canam*, wodurch die Aussage mehrdeutig ist. Was Floras folgender Rede offenkundig Authentizität verleihen soll, wird zum Spiel mit göttlichem Wissen, da die Göttin die Methode des Kalendererklärers adaptiert. »

<sup>36</sup> Deutéro-Servius, *In Buc.*, V, 48 : *Fabula de calamo talis est: ueteres Zephyro uento unam ex Horis coniugem adsignant, ex qua et Zephyro Carpon filium pulcherrimi corporis editum dicunt.* « Voici la fable du roseau. Les Anciens assignent pour épouse au Zéphyr l'une des Saisons ; de celle-ci et du Zéphyr, disent-ils, naquit Carpos, un fils d'une extrême beauté ».

<sup>37</sup> Carpos, dont le nom signifie « fruit » en grec, est transformé en *fructus rerum omnium* (D-Servius, *In Buc.*, V, 48), et Calamos, dont le nom signifie « roseau » en grec, est métamorphosé dans la plante de ce nom. Cf. Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques*, XII, 98-102.

<sup>38</sup> Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques*, XI, 370-426.

<sup>39</sup> Dans le *Printemps* de Botticelli, le personnage de droite peut être identifié avec Chloris, en train d'être enlevée par un vent léger, Zéphyr, selon une remarquable analyse d'Aby Warburg (2015).

<sup>40</sup> *Odyssée*, XI, 281-297.

## Conclusion

Ces trois remarques fantaisistes, auxquelles on peut ajouter l'exemple similaire d'Orion<sup>41</sup>, permettent d'établir des liens entre plusieurs traditions. L'étymologie fonctionne comme moyen de justifier un rapprochement entre mythe ou légende et rituel, et la fragilité du lexique n'est mise en avant que pour justifier la hardiesse d'une remarque. Le poète met alors ses connaissances linguistiques au service de son récit, et déforme des principes bien établis au profit de sa perspective narrative. Si fragilité il y a, ce n'est donc pas tant dans l'histoire du mot que dans le lien établi. Il s'agit pour Ovide de substituer aux liens historiques et scientifiques des récits mêlant imagination mythique et religieuse<sup>42</sup>, et de s'approprier les principes du calendrier romain à des fins ludiques.

---

<sup>41</sup> *Fastes*, V, 535-536 : *Hunc Hyrieus, quia sic genitus, uocat Vriona / Perdidit antiquum littera prima sonum.* « Hyriée le nomme Urion par allusion au mode de sa génération ; mais la dernière lettre a perdu son timbre ancien ». Ovide rapproche ici *Orion* du verbe grec οὐρεῖν, qui peut signifier aussi bien « uriner » que « répandre le liquide séminal ».

<sup>42</sup> LABATE 2010, 139 : L'intérêt pour les origines et le développement de la civilisation, fortissimo dans la tradition philosophique déjà chez les présocratiques et puis chez les sophistes, alimente l'élaboration d'une anthropologie engagée à remplacer l'imagination mythico-religieuse par une analyse informée par des principes rationalistes et scientifiques, basée sur l'observation de la nature et sur l'analogie, qui promettait une reconstruction crédible du lointain et de l'inconnu à travers une plausible ressemblance avec le proche et le familier.

**Bibliographie**

- Les œuvres anciennes sont citées dans l'édition de référence des Belles Lettres, Collection Universitaire de France.
- ALLEN, James (2005), « The Stoics on the Origin of Language and the Foundations of Etymology », in Dorothea Frede and Brad Inwood (éd.), *Language and Learning, Philosophy of Language in the Hellenistic Age, Proceedings of the Ninth Symposium Hellenisticum*, Cambridge University Press, p. 14-35.
- BARATIN, Marc (1982), « L'identité de la pensée et de la parole dans l'Ancien Stoïcisme », in : *Langages*, p. 9-21.
- BARATIN, Marc & DESBORDES Françoise (1981), *L'Analyse linguistique dans l'Antiquité classique. 1 : Les théories*. Paris, Klincksieck.
- Barchiesi, Alessandro (1997), *Passato remoto, Età mitiche e identità augustea in Ovidio*.
- BIVILLE, Frédérique (1990), *Les Emprunts du latin au grec. Approche phonétique*. Tome 1 : Introduction et consonantisme. Peeters, Louvain-Paris.
- (2000) : « Bilinguisme gréco-latin et création lexicale ». In M. Fruyt et C. Nicolas, *La Création lexicale en latin*, p. 91-108.
- (2017) : « Le bilinguisme gréco-latin », in : *Lalies*, 37, Éditions de la rue d'Ulm, p. 45-105.
- CARNOY, Albert J. (1918), « The Real Nature of Dissimilation », in : *TPAPhA*, 49, p. 101-113.
- CHANTRAINE, Pierre (1970), « Étymologie historique et étymologie statique », in : *Bulletin de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques*, 56, p. 80-95.
- DUBUISSON, Michel (1984), « Le latin est-il une langue barbare ? », in : *Ktèma*, 9, p. 55-68.
- (Sir) FRAZER, James (2015), *Fastorum libri sex : The Fasti of Ovid. 4, Commentary on Books 5 and 6*, Cambridge, Cambridge University Press.
- GAMBARARA, Daniele (1989), « L'origine des noms et du langage dans la Grèce ancienne », in Auroux Sylvain (dir.), *Histoire des idées linguistiques*, I, p.79-97.
- LEIENDECKER, Tim (2019), *Causam facundo reddidit ore deus*. Studien zu den Göttersprüchen in Ovids *Fasti*. Verlag Dr. Kovač, Hambourg.
- MARGELIDON, Cécile (2022), « Métamorphoses du nom et jeux étymologiques hybrides chez Ovide: Ocyrhoé / Hippè (Métamorphoses, II, 630-675) », in : *RREF*, 12.
- MAROUZEAU, Jules (1911-1912), « Notes sur la fixation du latin classique », in: *MSL*, 17, 266-278.
- MONTEIL, Pierre (1970), *Éléments de phonétique et de morphologie du latin*, Fernand Nathan.
- HOLMES, Brooke (2005), « 'Daedala Lingua' : Crafted Speech in 'De Rerum Natura' », *AJPh*, 126.4, p. 527-585.
- PORTE, Danielle (1983), « La fleur d'Olène et la naissance du dieu Mars », in : *Latomus*, 42.4, p. 877-884.
- SADLER, J. D. (1973), « Assimilation and Dissimilation », in : *CJ*, 68.3, p. 267-271.
- SMUTEK, Daniel (2015), *Idem sacra cano : Komik und Mehrdeutigkeit in Ovids Fasti*, Verlag Dr. Kovač, Hambourg.
- WARBURG, Aby (2015) [1893], « La Naissance de Vénus et Le Printemps de Sandro Botticelli : Étude sur les représentations de l'Antiquité au début de la Renaissance italienne » (titre original : « Sandro Botticellis *Geburt der Venus* und *Frühling*. Eine Untersuchung über die Vorstellungen der Antike in der italienischen Frührenaissance »), in *Essais florentins*, Éditions Hazan, p. 47-100.
- WEIDEN BOYD, Barbara (2000), « *Celeus Rusticus* : A Note on Ovidian Wordplay in *Fasti* 4 », in : *CP*, 95.2, p. 190-193.